

M^{me} de Duras

Ourika

Présentation
par Benedetta Craveri



Extrait de la publication



M^{me} de Duras

Ourika



Amie de Chateaubriand et de M^{me} de Staël, Claire de Duras fut le premier écrivain à donner sa voix à une femme de couleur victime des préjugés raciaux. *Ourika* (1823) retrace l'histoire saisissante d'une jeune Sénégalaise : ramenée en France à la veille de la Révolution pour être offerte à la princesse de Beauvau, qui l'élève comme sa fille, elle découvre en grandissant que l'éducation, la morale, la religion ne suffisent pas à rendre les individus égaux. Goethe avait été bouleversé par ce roman. Si, deux siècles après sa parution, il continue de nous émouvoir, c'est, comme le suggère l'écrivain britannique John Fowles, parce qu'il « touche vraiment un des points les plus profonds de l'art, le désespoir de ne jamais atteindre la liberté dans un milieu déterminé et déterminant. Voilà pourquoi *Ourika* d'un côté plonge ses racines dans le xvii^e siècle français, chez Racine, La Rochefoucauld, M^{me} de La Fayette, tandis que de l'autre côté il regarde vers Sartre et Camus. C'est l'examen clinique d'une *outsider*, de l'éternel *étranger* dans la société humaine ».

Présentation par Benedetta Craveri

Texte intégral

En couverture :

Johann Zoffany, *Dido and lady Elizabeth Murray* (détail), huile sur toile, 1780

© Collection du Comte de Mansfield, Scone Palace, Perth, Écosse.



Extrait de la publication
Flammarion

OURIKA

Professeur de littérature française à l'université Suor Orsola Benincasa de Naples, spécialiste de la civilisation française des XVII^e et XVIII^e siècles, Benedetta Craveri est l'auteur notamment de *Madame du Deffand et son monde* (Seuil, 1986), *L'Âge de la conversation* (Gallimard, 2002), *Reines et favorites, le pouvoir des femmes* (Gallimard, 2007) et *Marie-Antoinette et le scandale du collier* (Gallimard, 2008).

MADAME DE DURAS

OURIKA

Présentation, notes, chronologie et bibliographie

par

Benedetta CRAVERI

Présentation traduite de l'italien

par

Isabel VIOLANTE

GF Flammarion

Extrait de la publication

© Flammarion, Paris, 2010, pour cette édition.
© Benedetta Craveri, pour la présentation en italien,
parue chez Adelphi en 2009.
ISBN : 978-2-0812-4559-4

Extrait de la publication

PRÉSENTATION

La duchesse de Duras, ou l'harmonie brisée

Pour Bernard Minoret, qui m'a encouragée à écrire ces pages avec l'affection et la gratitude de toujours.

Parmi les marchandises exotiques que le chevalier de Boufflers, gouverneur du Sénégal, entassa dans le navire qui le ramenait en France à l'été 1786, les singes et la plupart des perroquets ne survécurent pas à la traversée, mais des espèces se montrèrent plus résistantes et purent rejoindre les demeures des grands seigneurs à qui elles devaient être offertes. « Il me reste une perruche pour la reine », écrivait le chevalier, quelques semaines après avoir débarqué, à sa maîtresse, Mme de Sabran, en dressant l'inventaire de ses dons, « un cheval pour le maréchal de Castries, une petite captive pour M. de Beauvau, une poule sultane pour le duc de Laon, une autruche pour M. de Nivernois¹ ».

Il ne faut point s'étonner si le sérail du chevalier comptait aussi une enfant, considérée à l'instar d'un cheval ou d'une volaille. Depuis plus d'un siècle, il était en vogue dans les grandes familles de France et d'Angleterre de faire porter leur livrée par de petits domestiques de couleur, et bien que l'usage fût en train de se répandre avec le développement de la traite des nègres, les diplomates et les voyageurs européens étaient parfois poussés par des raisons humanitaires à acheter sur le marché des esclaves de petits orphelins noirs, pour les envoyer ensuite dans leur propre patrie. Certes, leur destinée allait

1. La comtesse de Sabran et le chevalier de Boufflers, *La Promesse. Correspondance 1786-1787*, édition établie et présentée par Sue Carrell, Tallandier, 2010, p. 218.

continuer à dépendre du penchant à la pitié de leurs nouveaux maîtres et des caprices du hasard, mais servir en terre d'exil, être condamné à vieillir seul, loin de son peuple, était préférable à la vie qui attendait les esclaves dans les plantations d'outre-mer. Et pourtant, l'idée d'avoir échappé à un pire sort n'entraîne pas nécessairement de sentiment de gratitude à l'égard des maîtres, et encore moins de résignation. Songeons à Zamor, l'esclave indien qui, entré encore enfant au service de la comtesse du Barry, la dernière favorite de Louis XV, avait été son page dans les années de faste à Versailles, mais qui en 1789 se transforma dans le plus implacable des persécuteurs, en la dénonçant auprès du tribunal révolutionnaire qui devait l'envoyer à l'échafaud.

Dans la mesure des intérêts économiques de son pays, Boufflers s'était montré sensible au drame de l'esclavage, et au cours de sa mission au Sénégal il avait envoyé en France, comme cadeau à ses amis et connaissances, plusieurs enfants de couleur. Seule Ourika, sa dernière acquisition, la petite captive destinée aux princes de Beauvau, devait laisser une trace, en défiant avec ses malheurs la bonne conscience des Lumières et en inspirant à Claire de Duras son premier roman. C'est en effet grâce à une dame de la haute société qui s'était reconnue dans sa douleur qu'une femme noire, amaigrie et malade, prenait la parole du fond du couvent où elle avait cherché refuge, pour narrer l'insurmontable isolement auquel l'avait condamnée la pigmentation de sa peau au sein de la société la plus cosmopolite d'Europe. Et c'est justement son incarnation romanesque qui allait lui offrir, *post mortem*, une nouvelle patrie, en donnant enfin à cette paria parmi les parias, à cette humiliée parmi les humiliés, une citoyenneté de plein droit dans l'imaginaire romantique.

À vrai dire, l'enfant que le chevalier de Boufflers avait ramenée dans ses bagages n'aurait pu espérer un accueil meilleur que ce que lui réserva l'hôtel de Beauvau. Ourika devint aussitôt « un objet d'intérêt, de goût, de tendresse » pour le maréchal, et elle avait inspiré à la maréchale « la tendresse d'une véritable mère ¹ » ; à quoi elle répondait par son attachement

1. Marie-Charlotte de Beauvau, *Souvenirs de la Maréchale princesse de Beauvau*, Techner, 1872, p. 147.

sincère. Mais la mort qui l'avait doucement emportée à l'âge de seize ans l'avait-elle vraiment préservée, comme semblent le suggérer les *Souvenirs* de Mme de Beauvau, des humiliations que sa couleur de peau lui réserverait à l'âge adulte ? Sa mort n'avait-elle pas été causée, comme le voulait la rumeur qui courait dans le beau monde parisien, par son amour malheureux pour un neveu de sa protectrice ? Nous ne savons pas si, quand des années plus tard elle évoquait la destinée de la petite Sénégalaise, Mme de Duras avait une réponse à ces questions : toujours est-il que le récit qu'elle en fit pour les hôtes de son salon fut tellement captivant que ceux-ci lui demandèrent de le mettre par écrit¹. C'était en 1820 ; à quarante ans révolus, Mme de Duras naissait à la littérature, et en quelques brèves années elle allait écrire trois romans mémorables : *Ourika*, *Édouard* et *Olivier*.

Avant de plonger dans la lecture d'*Ourika*, il convient de faire un pas en arrière et de rappeler qui était cette romancière « dilettante » qui, en pleine Restauration, sut unir « quelque chose de la force de la pensée de Mme de Staël à la grâce du talent de Mme de La Fayette² », comme devait l'écrire Chateaubriand à sa mort. À l'esprit des Lumières et à l'élégance formelle du Grand Siècle, Mme de Duras joignait l'intelligence douloureuse d'une solitude intérieure perçue non pas, à l'instar de René, comme le signe de distinction des âmes supérieures, mais comme un renoncement subi. Et c'est justement cette vie intense qui enseigna à Mme de Duras la connaissance

1. Ce n'est pas un hasard si l'anecdote nous est rapportée par Sainte-Beuve lui-même, qui l'avait recueillie de vive voix de la duchesse de Rauzun, fille cadette de Mme de Duras. Qui mieux que cette élégante maîtresse de maison qui se saisissait de la plume avec tant de naturel pouvait illustrer la thèse que le grand critique était alors en train d'élaborer, d'une civilisation littéraire française connotée par la circularité entre conversation et écriture ? (Sainte-Beuve, *Madame de Duras*, in *Portraits de femmes*, édition présentée, établie et annotée par Gérard Antoine, Gallimard, « Folio classique », 1998, p. 112).

2. François René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, édition établie par Maurice Levaillant et Georges Moulinier, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2 vol., 1951, vol. 1, p. 931.

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHPN000407.N001
Dépôt légal : septembre 2010

Extrait de la publication